

LA TROISIÈME PORTE

DU MÊME AUTEUR

Deep Storm, éditions Michel Lafon, 2007

Lincoln Child

LA TROISIÈME PORTE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Thomas Bauduret

Michel
LAFON

Titre original :
The Third Gate

© 2012, by Lincoln Child

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

Publié en accord avec Doubleday, une maison d'édition de The
Knopf Doubleday Group, une filiale
de Random House, Inc.

© Éditions Michel Lafon, 2013, pour la traduction française.
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

Pour Luchie

Prologue

Dans la salle de pause, le docteur se servit une tasse de café, tendit la main vers le sachet de crème en poudre posé sur le plan de travail puis changea d'avis, préférant se contenter de lait de soja pris dans le réfrigérateur cabossé. Remuant le liquide avec une cuillère en plastique, il se dirigea vers un empilement de chaises pliantes, plongé dans ses pensées. Des bruits familiers filtraient de dessous la porte : le cliquetis des civières et des chaises roulantes, les « bips » et les « bloups » des instruments, le bourdonnement monotone de l'intercom.

Un interne de troisième année du nom de Deguello avait étendu ses jambes maigres sur deux des chaises élimées pour faire un somme. *Classique*, pensa le docteur en considérant le don qu'avaient les internes de s'endormir instantanément, à la verticale comme à l'horizontale, même dans les positions les plus inconfortables. Alors qu'il s'asseyait en face de lui, l'homme cessa de ronfler doucement et ouvrit un œil.

– Salut, docteur, murmura-t-il. Quelle heure est-il ?

L'interpellé jeta un regard à l'énorme horloge accrochée sur le mur le plus éloigné, au-dessus d'une rangée de casiers.

– Dix heures quarante-cinq.

– Flûte ! grogna Deguello. Je n'ai dormi que dix minutes !

– C'est toujours ça de pris, remarqua le docteur après une gorgée de café. La nuit est calme.

Deguello referma son œil.

– Deux infarctus du myocarde. Une fracture ouverte du crâne. Une césarienne en urgence. Deux blessés par balles, dont l'un est entre la vie et la mort. Une brûlure au troisième degré. Une plaie à l'arme blanche avec perforation du rein. Une fracture simple, et une multiple. Un vieil homme qui a fait une crise cardiaque sur sa civière. Des overdoses à l'oxycodone, à la méthadone et aux amphétamines. Et tout ça durant ces quatre-vingt-dix dernières minutes.

Le docteur but une autre gorgée de café.

– Comme je l'ai dit, c'est une nuit calme. Mais vois les choses du bon côté : tu pourrais être encore de service au Mass General.

L'interne ne répondit pas tout de suite.

– Je ne comprends toujours pas, doc, marmonna-t-il. Pourquoi tu t'imposes une telle corvée ? Pourquoi tu te sacrifies sur l'autel des urgences un vendredi sur deux ? Moi, je n'ai pas le choix. Mais un anesthésiste de renom comme toi ?

Le docteur vida sa tasse et la jeta dans la poubelle.

– Un peu moins de curiosité en présence de l'élite, je te prie. (Il se leva.) Je retourne au front.

Arrivé dans le couloir, le docteur apprécia le calme relatif qui régnait dans le bâtiment. Il se dirigeait vers le bureau situé à l'autre bout des urgences lorsque, soudain, il nota un surcroît d'activité. L'infirmière en chef déboula au pas de course.

– Accident de voiture, lui dit-elle. La victime doit arriver d'un moment à l'autre. J'ai réservé l'unité de traumatisme 2.

Le docteur se tourna aussitôt vers l'entrée des urgences. La porte s'ouvrit de nouveau sur une équipe d'infirmiers poussant une civière suivie par deux policiers. Le docteur comprit aussitôt la gravité de la situation : leurs gestes pré-

cipités, leurs expressions fermées, le sang sur leurs blouses et leurs visages étaient éloquents.

– Une femme, la trentaine ! brailla un des brancardiers.
Pas de réactions !

Aussitôt, le docteur leur fit signe d’approcher, puis se tourna vers un interne attendant ses ordres.

– Allez chercher un nécessaire de suture.

L’homme partit aussitôt en courant.

– Et appelez Deguello et Corbin ! lui lança-t-il.

Les infirmiers poussaient déjà la civière vers l’unité de traumatologie pour la placer près de la table d’opération.

– À trois, dit une infirmière alors qu’ils se positionnaient autour du corps. Attention à sa minerve. Un, deux, trois !

Et ils soulevèrent la patiente pour la poser sur la table, repoussant le brancard. Le docteur entrevit quelques centimètres de peau blême, des cheveux cannelle, un chemisier jadis blanc mais détrem pé de sang. Ce même sang qui dégoulinait le long de la table et avait laissé une traînée écarlate sur le carrelage blanc.

Une sensation inquiétante, comme un courant électrique glacé, crépita dans un recoin de son cerveau.

– Un conducteur bourré l’a percutée de plein fouet, dit à son oreille l’un des infirmiers. J’ai appelé en chemin.

Des internes se précipitaient dans la salle, suivis par Deguello.

– Vous avez son groupe sanguin ? demanda le docteur.

Un infirmier acquiesça :

– O négatif.

Tous s’affairaient à attacher des moniteurs, accrocher de nouveaux tubes à transfusion ou pousser des chariots. Le docteur se tourna vers un interne :

– Demandez trois unités à la banque du sang.

Il pensa à la piste écarlate que la patiente avait laissée derrière elle.

– Non, plutôt quatre.

– L’oxygène est prêt ! lança une infirmière au moment où Corbin faisait irruption dans la salle.

Deguello fit le tour de la table et examina la victime immobile :

– Elle a l’air cyanosée.

– Faites venir du sang, insista le docteur.

Il regardait fixement l’abdomen dénudé gluant de la femme. Il s’empressa de retirer le pansement temporaire, découvrant une affreuse plaie ouverte raccommodée à la va-vite par les infirmiers. Il se tourna vers une infirmière et désigna la blessure qui saignait abondamment. Elle l’épongea, et il l’examina de nouveau.

– Grave blessure au ventre, dit-il. Possibilité de pneumothorax. Il va falloir une incision péricardique. Qu’est-ce qui a pu faire un tel carnage ? L’airbag ?

– Elle a glissé dessous. Le tableau de bord s’est cassé en deux comme une brindille et elle est restée coincée. Pour la dégager, ils ont dû y aller à la scie électrique. Ça n’était pas beau à voir ! Le 4 × 4 de ce sale poivrot a écrabouillé sa Porsche !

Une Porsche.

Le petit courant glacial dans sa tête se fit plus insistant encore. Il se redressa, cherchant à apercevoir la tête de la victime, mais Deguello lui bouchait la vue.

– Elle a salement morflé, dit ce dernier. Il va falloir scanner son crâne.

– La pression est passée de quatre-vingts à trente-cinq, dit une infirmière. L’oxymètre de pouls est à soixante-dix-neuf.

– Maintenez les compressions ! ordonna Deguello.

La malheureuse avait perdu trop de sang, le choc avait été trop brutal ; s’ils voulaient la sauver, ils avaient devant eux une minute, deux au grand maximum. Une autre infir-

mière vint accrocher des poches de sang à l'arbre à intraveineuses.

– Ça ne suffira pas, déclara le docteur. Il va nous falloir une intraveineuse à sonde, elle saigne beaucoup trop.

– Un milligramme d'épi, dit Corbin à un interne.

L'infirmière se tourna vers le chariot à sutures, s'empara d'une seringue plus grosse et tira sur la main de la victime pour y trouver la veine. Le docteur regarda cette main, mince et très pâle. Elle portait un seul bijou, une alliance de platine ornée d'un magnifique saphir de la couleur d'un whisky âgé sur fond noir. Sri-lankais, très cher. Il le savait, puisque c'était lui qui l'avait acheté.

Soudain, un bip aigu résonna dans la salle.

– Arrêt cardiaque !

Un instant le docteur resta figé sur place, paralysé par l'horreur et l'incrédulité. Deguello se tourna vers un des internes, permettant au docteur de voir le visage de la femme : des cheveux englués et en désordre, des yeux grands ouverts, la bouche et le nez cachés par les assistants respiratoires.

– Jennifer... coassa-t-il, la bouche sèche.

– On la perd ! s'écria l'infirmière.

– Il nous faut du Lidol ! lança Corbin. Allez, fissa !

Sa paralysie se dissipa, aussi vite qu'elle était venue. Le docteur se tourna vers une infirmière :

– Amenez-moi un défibrillateur ! aboya-t-il.

Elle courut vers un coin de la salle et revint avec un chariot.

– Chargement en cours !

Un interne vint faire une injection de lidocaïne, puis recula. Le docteur s'empara des palettes, bien qu'il soit à peine capable de contrôler ses mains tremblantes. Ce n'était pas possible. C'était un rêve, ou plutôt un cauchemar. Il allait se réveiller dans la salle de détente, affalé sur sa chaise, Deguello ronflant en face de lui.

– Chargé ! cria l’infirmière.

– Allez !

Le docteur entendit l’accent de désespoir dans sa propre voix. Alors que les autres s’écartaient, il appliqua les palettes sur la poitrine nue et ensanglantée de Jennifer, puis délivra le choc. Le corps se crispa avant de retomber sur la table.

– Le cœur a cessé de battre ! cria l’infirmière, surveillant les signes vitaux de la blessée.

– Rechargez ! lança-t-il.

Une nouvelle série de bips, graves et persistants, vinrent s’ajouter à la cacophonie.

– Elle entre en choc hypovolémique, marmonna Deguello. On n’avait pas l’ombre d’une chance.

Ils ne savent pas, se dit le docteur, regardant tout ça de très, très loin. *Ils ne comprennent pas*. Il sentit une larme unique s’amasser au coin de son œil pour couler le long de sa joue.

– Pleine charge ! déclara l’infirmière en charge du défibrillateur.

Il reposa les palettes. Le corps de Jennifer eut un nouveau soubresaut.

– Pas de réponse, dit l’interne à ses côtés.

– C’est fini, soupira Corbin. Tu ferais mieux de laisser tomber, Ethan.

Comme s’il n’avait pas entendu, le docteur rejeta les palettes et tenta un massage cardiaque. Il sentit la chair froide et inerte onduler lentement, paresseusement sous les mouvements secs de ses mains.

– Pupilles fixes et dilatées, déclara l’infirmière chargée des moniteurs.

Mais le docteur ne l’écoutait pas. Il continuait son massage cardiaque, de plus en plus violemment, avec l’énergie du désespoir.

Dans la salle d’opération, le bruit qui n’avait cessé d’augmenter frénétiquement commença à décroître.

- Activité cardiaque nulle, dit l'infirmière.
- Tu devrais déclarer le décès, suggéra Corbin.
- Non ! hurla le docteur.

C'était un cri de détresse. Tout le monde se retourna pour le regarder.

- Ethan ? demanda Corbin.

En guise de réponse, le docteur fondit en larmes.

Tous en restèrent muets. Certains le fixaient sans comprendre ; d'autres, gênés, détournèrent les yeux. Tous sauf l'un des internes, qui ouvrit la porte et partit silencieusement dans le couloir. Le docteur éploré savait où il se rendait. Il allait chercher un linceul.

1

Trois ans plus tard

Jeremy Logan avait grandi à Westport et enseignait à Yale. Lui qui avait habité le Connecticut toute sa vie, il croyait connaître cet État comme le fond de sa poche, mais la route qu'il parcourait en ce moment était une découverte. Suivant l'itinéraire qu'on lui avait envoyé par e-mail, il avait pris l'autoroute US1 à partir de Groton, continué vers l'est et, juste après Stonington, bifurqué sur l'US1 Alternative. Suivant la côte grise de l'Atlantique, il avait dépassé Wequetequock, traversé un pont qui semblait aussi vieux que la Nouvelle-Angleterre elle-même, puis viré abruptement sur une route sans nom mais en bon état. Tout d'un coup, les supérettes et les motels disparurent du paysage. Il passa devant une crique assoupie où étaient amarrés des bateaux de pêche au homard pour entrer dans un hameau tout aussi paisible. Et pourtant, ce lieu était indéniablement habité, avec un magasin d'articles de pêche, une épicerie générale, une église épiscopaliennne au clocher trois fois trop grand, et des maisons aux toits de tuiles grises entourées de coquettes clôtures peintes en blanc. Il n'y avait pas de 4×4 surdimensionnés ni de plaques minéralogiques d'un autre État, et les quelques personnes assises sur des bancs ou se penchant aux fenêtres le saluèrent de la main au passage. Un soleil d'avril dardait des rayons dorés et

l'air marin frais et propre avait un léger mordant. Une pancarte accrochée à la porte du bureau de poste lui apprit qu'il se trouvait à Pevensey Point, population : 182. Le décor lui fit penser fortement à Herman Melville.

– Karen, dit-il à haute voix, si tu avais vu ce village, tu ne nous aurais jamais fait acheter ce cottage d'été à Hyannis.

Bien que sa femme soit morte depuis des années des suites d'un cancer, Logan s'autorisait encore à lui parler de temps en temps. Bien sûr, en général – mais pas toujours –, c'était plus un monologue qu'une vraie conversation. Au début, il s'assurait au préalable que personne ne pouvait l'entendre. Mais tandis que ses activités, seulement un passe-temps intellectuel au départ, devenaient peu à peu une profession, il s'en soucia de moins en moins. Aujourd'hui, étant donné la façon dont il gagnait sa vie, tout le monde s'attendait à ce qu'il soit légèrement bizarre.

À trois kilomètres de la ville, exactement comme le spécifiait l'itinéraire, il trouva un chemin étroit sur sa droite. Celui-ci traversait une forêt sablonneuse de pins minces qui ne tarda pas à s'ouvrir sur une série de dunes fauves. Elles-mêmes menaient à un pont de métal reliant le continent à une grande île basse posée au milieu du détroit de Fishers Island. Même à cette distance, Logan pouvait voir qu'il y avait au moins une douzaine de constructions de briques rousses sur l'île. Au centre s'élevaient trois grands bâtiments de quatre étages, ressemblant à des dortoirs disposés parallèlement les uns aux autres comme des dominos. Tout au bout de l'île, partiellement cachée par les constructions diverses, s'étendait une piste d'aérodrome déserte. Et encore au-delà, il y avait l'immensité de l'océan rompue par la ligne vert sombre qu'était Rhode Island.

Logan parcourut le dernier kilomètre, s'arrêtant à une grille située juste avant le pont. Il montra l'e-mail qu'il

avait imprimé au gardien qui sourit et lui fit signe de passer. Derrière la barrière, un simple panneau, d'allure coûteuse mais sans ostentation, était flanqué d'un logo : CET.

Il traversa le pont, passant devant une dépendance solitaire, et gagna un parking d'un gigantisme surprenant : une cinquantaine de voitures y étaient garées, et pourtant il était loin d'être complet. Il s'arrêta sur une des places délimitées et coupa le moteur. Mais au lieu de descendre de voiture, il prit le temps de lire une fois de plus l'e-mail :

Jeremy

Je suis heureux – et soulagé – de voir que tu as accepté mon offre. J'apprécie également ta flexibilité puisque, comme je l'ai dit plus tôt, il est impossible de prévoir combien de temps durera ton enquête. Quoi qu'il en soit, tu recevras une compensation minimale de deux semaines au tarif de ton choix. Je suis désolé de ne pas pouvoir te donner plus d'informations à ce stade, mais tu dois en avoir l'habitude.

Tu trouveras ci-dessous l'itinéraire pour te rendre au Centre. Je t'y attendrai le 18 au matin, idéalement entre dix heures et midi. Encore un détail : lorsque tu nous auras rejoints sur ce projet, tu remarqueras qu'il te sera difficile d'appeler l'extérieur, alors assure-toi d'avoir réglé toutes les affaires courantes avant ton arrivée. Vivement le 18 !

*Cordialement,
E.R.*

Logan consulta sa montre : onze heures et demie. Une fois de plus, il tourna et retourna le message dans sa main. *Tu remarqueras qu'il te sera difficile d'appeler l'extérieur.* Pourquoi ? Les tours de communication pour mobile n'avaient peut-être jamais dépassé Pevensey Point. Néanmoins, son correspondant avait raison : il en avait l'habitude. Il tira un sac de marin posé sur le siège passager, y glissa le message et descendit de voiture.

La réception se trouvait dans l'un des immeubles évoquant des dortoirs. C'était un espace sans prétention, qui lui fit penser à un hôpital ou à une clinique : une demi-douzaine de chaises, des tables couvertes de journaux et de magazines, quelques peintures à l'huile anonymes sur des murs crème, et un bureau tenu par une femme d'une trentaine d'années. Derrière elle, les lettres CET étaient peintes sur le mur, toujours sans la moindre indication de ce qu'elles pouvaient bien signifier.

Logan donna son nom à la femme qui le regarda avec un mélange de gêne et de curiosité. Il s'assit sur l'une des chaises vides, se préparant à devoir attendre un certain temps. Mais à peine avait-il pris un exemplaire de la *Harvard Medical Review* qu'une porte s'ouvrit de l'autre côté du bureau et qu'Ethan Rush entra dans la pièce.

– Jeremy ! s'exclama-t-il avec un grand sourire. Merci d'être venu !

– Ethan, répondit Logan en serrant la main qu'il lui tendait. Heureux de te revoir.

Ils ne s'étaient pas croisés depuis plus de quinze ans, lorsqu'ils fréquentaient encore l'université John-Hopkins. Logan se trouvait alors en troisième cycle, Rush faisait médecine. Mais l'homme qui se tenait devant lui paraissait étonnamment jeune. Seules quelques légères pattes d'oie au coin de ses yeux témoignaient du passage du temps. Pourtant, en lui serrant la main, Logan ressentit immédiatement deux impressions très fortes : un événement essentiel, du genre de ceux qui bouleversent une vie, et une dévotion féroce, presque obsessionnelle, à une cause.

Le docteur Rush parcourut des yeux la réception.

– Tu as amené des bagages ?

– Je les ai laissés dans mon coffre de voiture.

– Donne-moi les clefs, j'enverrai quelqu'un les chercher.

– C'est une Lotus Elan S Four.

Rush eut un sifflement.

- Le roadster ? Quelle année ?
- 1986.
- Chouette. On en prendra bien soin, je m'en assurerai personnellement.

Logan plongea la main dans sa poche pour en tirer les clefs qu'il donna à Rush. Celui-ci les passa à son tour à la réceptionniste tout en lui murmurant quelques instructions. Il se retourna et fit signe à Logan de le suivre.

Ils prirent un ascenseur jusqu'au dernier étage, puis Rush ouvrit la marche le long d'un interminable couloir sentant vaguement le détergent et les produits chimiques. La ressemblance avec un hôpital devenait de plus en plus nette, mais un hôpital sans patients : les rares personnes qu'ils croisèrent portaient des vêtements ordinaires et, de toute évidence, étaient bien portants. En cours de route, Logan jeta des regards curieux par les portes ouvertes. Il vit des salles de conférences, un grand amphithéâtre avec assez de sièges pour une centaine de personnes, des laboratoires bourrés d'instruments, ce qui semblait être une bibliothèque remplie de périodiques soigneusement reliés et de terminaux d'ordinateurs. Bien plus étrange, il remarqua plusieurs pièces d'apparence identique, chacune contenant un seul lit étroit avec des dizaines – sinon des centaines – de fils menant à des instruments de contrôle. D'autres portes étaient closes, leurs petites fenêtres obstruées par des rideaux. Un groupe d'hommes et de femmes en blouse blanche les croisèrent dans le couloir. Tous jetèrent un regard à Logan et saluèrent Rush d'un hochement de tête.

Rush s'arrêta devant une porte portant l'inscription DIRECTEUR, l'ouvrit et fit signe à Logan de le suivre. Ils traversèrent un vestibule occupé par deux secrétaires et meublé d'une profusion de bibliothèques, avant de pénétrer dans un bureau privé, décoré avec goût, aussi minimaliste que le vestibule était surchargé. Trois des murs étaient ornés de tableaux postmodernes tout en tons bleus et gris,

le quatrième était une grande paroi de verre occultée par des stores.

Au centre de la pièce, une table en bois de teck impeccablement poli, flanquée de deux fauteuils en cuir. Rush s'assit dans l'un d'entre eux et invita Logan à s'installer dans le second.

– Que puis-je t'offrir ? demanda le directeur. Café, thé, soda ?

Logan secoua la tête. Rush croisa les jambes :

– Jeremy, je vais être franc avec toi. Je n'étais pas sûr que tu accepterais cette mission, vu que tu es très occupé... et que je ne t'ai pas vraiment donné de détails.

– Tu en doutais ? Même après avoir lu la facture que je t'ai envoyée ?

Rush eut un sourire.

– C'est vrai, la note est salée. Mais ces derniers temps, tes talents sont devenus, hem... très recherchés. (Il hésita un instant.) Comment appelles-tu ta profession, déjà ?

– Je suis un énigmologue.

– C'est ça ! Énigmologue. (Il le considéra avec curiosité.) C'est vrai que tu as réussi à prouver l'existence du monstre du Loch Ness ?

– Il faudra demander à mon client pour cette mission, à savoir l'université d'Édimbourg.

– Ça m'apprendra à poser des questions idiotes. En parlant d'université, tu es bien professeur, n'est-ce pas ?

– D'histoire médiévale. À Yale.

– Et que pense-t-on de ton autre profession, à Yale ?

– Être médiatique n'est jamais un problème. C'est la garantie d'attirer une large sélection de candidats.

Logan jeta un regard circulaire sur la pièce. Il avait remarqué que, souvent, ses clients préféraient parler de ses succès passés. Une façon de retarder le moment d'en venir à leurs propres problèmes.

– Je me souviens de ces... enquêtes que tu as menées à l'institut Peabody et au labo de physique appliquée quand on était encore là-bas. Qui aurait cru qu'elles te mèneraient si loin ?

– Certainement pas moi, répondit Logan. Bien. Vas-tu enfin me dire ce que signifie « CET » ? Je n'ai rien vu qui me donne le moindre indice.

– Oui, on préfère ne pas montrer nos cartes. Centre d'études de transmortalité.

– Études de transmortalité... répéta Logan.

Rush acquiesça.

– Je l'ai fondé il y a deux ans.

Surpris, Logan leva les yeux.

– C'est toi qui l'as créé ?

Rush inspira profondément. Son visage prit un air sinistre.

– Bon, voici l'histoire. Il y a trois ans, je faisais la nuit aux urgences lorsque des infirmiers ont amené Jennifer. Ma femme. Elle avait eu un grave accident, un vrai massacre. On a tout essayé... massage cardiaque, chocs électriques. En vain. Jamais de ma vie je ne m'étais senti aussi mal. Je n'avais même pas été fichu de sauver ma propre épouse... En plus, c'était à moi de déclarer son décès.

Logan secoua la tête avec compassion.

– Sauf que je n'ai pas pu. Impossible. Ignorant l'avis des autres docteurs, je me suis acharné. (Il se pencha en avant.) Et, Jeremy, je l'ai ramenée ! J'ai fini par la ressusciter, quatorze minutes après que son cerveau eut cessé de fonctionner.

– Comment ?

Rush étendit les mains.

– Un miracle. Du moins, c'est ce que tout le monde a pensé à l'époque. Ce fut un moment extraordinaire. Une révélation, un de ces événements qui changent ta vie à tout jamais. Avoir réussi à la faire revenir d'entre les morts...

(Il se tut un instant avant de reprendre :) Et là mes yeux se sont dessillés. Soudain, j'ai compris quelle serait l'œuvre de ma vie. J'ai démissionné de l'hôpital de Rhode Island, où j'étais anesthésiste, et depuis, je n'ai cessé d'étudier les expériences de mort imminente.

Voilà l'événement qui a bouleversé sa vie, pensa Logan.

– Études de transmortalité... répéta-t-il à voix haute.

– Exactement. Compiler les différentes manifestations de ces expériences, chercher à analyser et codifier le phénomène. Jeremy, tu serais surpris d'apprendre combien de personnes ont vécu des expériences de mort imminente et, surtout, comme elles ont tendance à se ressembler. Et quand on t'a ramené à la vie, tu n'es plus jamais le même. Comme tu t'en doutes, cela ne cesse de te hanter, toi et les tiens. (Il indiqua son bureau d'un geste circulaire.) En fait, lever des fonds pour créer ce centre fut assez facile. Ceux qui ont vécu des expériences de mort imminente n'ont qu'une envie, en parler et chercher à savoir ce qu'elles peuvent signifier.

– Et en quoi consistent exactement les activités du Centre ?

– À la base, nous sommes une petite communauté de docteurs et de chercheurs qui, pour la plupart, ont des parents ou des amis qui sont passés de l'autre côté. Les survivants d'expériences de mort imminente, ou EMI, sont invités à séjourner quelques semaines ou quelques mois dans ces murs, pour expliquer en détail ce qui leur est arrivé et subir une série de tests.

– Des tests ? demanda Logan.

Rush acquiesça.

– Bien que nous ne soyons opérationnels que depuis dix-huit mois, on a déjà abattu pas mal de boulot... et fait quelques découvertes.

– Mais, comme tu l'as dit, vous avez gardé le secret.

Rush sourit de nouveau.

– Tu peux imaginer ce que penseraient les braves gens de Pevensey Point s'ils savaient qui a récupéré l'ancienne base d'entraînement des gardes-côtes et pourquoi.

– Oui, en effet.

Ils brameraient que vous interférez avec le destin, pensa-t-il. *Que vous exploitez des gens revenus d'entre les morts*. Maintenant, il commençait à avoir une idée de ce qu'on attendait de lui.

– Et donc, qu'est-ce qui s'est passé ici qui justifie ma présence ?

Un bref instant, Rush eut l'air surpris.

– Oh, tu m'as mal compris. Ici, il ne se passe rien de particulier.

Logan eut une hésitation.

– Tu as raison, j'ai du mal à comprendre. Si le problème que je dois résoudre n'a aucun rapport avec ce centre, pourquoi m'as-tu convoqué ?

– Désolé pour tous ces secrets, Jeremy. Tant que tu ne seras pas des nôtres, je ne pourrai t'en dire plus.

– Mais je suis des vôtres, sinon je ne serais pas là.

En guise de réponse, Rush se leva et se dirigea vers le mur opposé :

– Non, laissa-t-il tomber.

Il tira le store, dévoilant l'immense verrière. Au-delà s'étendait la piste d'aérodrome que Logan avait remarquée en arrivant. Mais depuis cet angle, il constata que le tarmac n'était pas désert. Au contraire, un Learjet 85 élancé, à la coque luisant sous le soleil de midi, y était posé. Rush le lui désigna :

– D'abord, il faut que tu montes là-dedans.

2

Il y avait cinq personnes à bord de l'avion : deux membres de l'équipage, Logan, Rush et un employé du CET muni de deux ordinateurs portables et de plusieurs classeurs remplis d'études de laboratoire. Juste après le décollage, Ethan Rush s'excusa et se dirigea vers l'arrière pour retrouver les employés. Logan tira de son sac le dernier numéro de *Nature* et le feuilleta, cherchant de nouvelles découvertes ou des anomalies susceptibles d'éveiller son intérêt professionnel. Puis, fatigué, il reposa la revue et ferma les yeux dans l'idée de faire un somme d'une dizaine de minutes. Mais lorsqu'il se réveilla, il faisait nuit, et il ressentait cette impression d'engourdissement suivant un long et profond sommeil. Rush le regarda depuis le siège d'en face.

– Où sommes-nous ? demanda Logan.

– On approche de Heathrow. Désolé de t'avoir abandonné. Comme toi, je ne sais pas exactement combien de temps je serai absent, et certaines affaires du CET ne pouvaient pas attendre mon retour.

– Pas de problème, répondit Logan, scrutant les lumières de Londres s'étendant comme un immense tapis jaune sous ses yeux. C'est là notre destination ?

Rush secoua la tête, puis sourit.

– Tu sais, j'ai trouvé ça un peu étrange de te voir monter à bord sans poser la moindre question. Je pensais qu'au moins tu aurais des doutes.

– Dans mon métier, on voyage pas mal. J'ai toujours mon passeport sur moi.

– Oui, je l'ai lu dans un article qui t'était consacré. C'est pour ça que je ne t'ai pas demandé de l'apporter.

– Ces derniers mois, je suis allé dans les pays suivants : le Sri Lanka, l'Irlande, Monaco, le Pérou et Atlantic City.

– Atlantic City n'est pas un pays étranger, répondit Rush en riant.

– Pour moi, ça y ressemblait fort.

L'avion atterrit et se dirigea vers un hangar privé où les employés du CET descendirent avec leurs ordinateurs et leurs classeurs, afin d'emprunter un autre vol qui les ramènerait à New York. Rush et Logan prirent un dîner léger pendant qu'on remplissait les réservoirs de leur appareil. Quand il eut décollé, Rush vint s'asseoir aux côtés de Logan, une mallette de cuir noir en main.

– Je vais te montrer une photo, dit-il. Je pense que tu comprendras la raison de tous ces mystères.

Il déverrouilla puis entrouvrit la mallette, farfouilla à l'intérieur et en tira un exemplaire de la revue *Fortune* qu'il montra à Logan.

En couverture, il y avait la photo d'un homme d'une cinquantaine d'années. Ses cheveux épais et prématurément blanchis étaient coiffés sagement avec une raie au milieu ; une apparence étrangement anachronique qui lui fit penser à un écolier d'un établissement privé victorien – Eton, Harrow ou Rugby. La minceur de l'homme était accentuée par l'éclairage oblique de la photo. Les contours délicats, presque féminins, de son visage contrastaient avec sa peau tannée par le soleil et le vent ; et bien qu'il ne sourît pas, une lueur d'amusement dansait dans ses yeux bleus tournés vers l'objectif, comme s'il se racontait une plaisanterie qu'il avait la ferme intention de garder pour lui.

Logan connaissait ce visage et, comme l'avait prédit Rush, il comprit soudain la raison de tous ces mystères.

C'était celui de H. Porter Stone, certainement le plus célèbre – et le plus riche – de tous les chasseurs de trésor au monde. Quoique, décida Logan, le terme de « chasseur de trésor » fût injuste. Stone avait reçu une formation d'archéologue, discipline qu'il avait enseignée à l'université de Los Angeles avant de faire sa grande découverte, celle de deux galions de la flotte espagnole coulés en 1648 dans des eaux internationales. Ces vaisseaux revenaient des colonies chargés jusqu'à la gueule d'argent, d'or et de pierres précieuses. Ils firent non seulement la fortune de Stone mais aussi sa notoriété. Ses découvertes suivantes ne firent qu'accroître sa renommée : un mausolée inca et une cache au trésor dissimulée dans un col, à trente kilomètres du Machu Picchu ; et peu après, une collection de sculptures d'hommes, d'animaux et d'oiseaux en stéatite, dissimulée sous une colline dans les ruines immémoriales du Grand Zimbabwe. D'autres se succédèrent à un rythme impressionnant. Sur le magazine, la légende disait : « Quelle civilisation ancienne va-t-il piller ? »

– C'est notre destination ? demanda Logan, incrédule. Une chasse au trésor ? Un site archéologique ?

Rush acquiesça.

– Un peu des deux, en fait. Le nouveau projet de Stone.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Tu ne vas pas tarder à le savoir.

Rush rouvrit sa mallette. Logan vit le docteur glisser la revue sous une épaisse liasse de papiers. Il ne les aperçut qu'un instant, mais remarqua qu'ils étaient couverts de ce qui ressemblait fort à des hiéroglyphes.

Rush referma sa mallette.

– Ce que je peux te dire, c'est qu'il s'agit de sa plus grande expédition à ce jour. En plus de la nécessité de faire profil bas, elle entraîne également quelques... problèmes logistiques inhabituels.

Logan acquiesça. Ça ne l'étonnait pas vraiment : les opérations de Stone retenaient de plus en plus l'attention, tant celle de la presse que de petits malins désireux d'en profiter. Maintenant, Stone ne les supervisait plus personnellement : il était de notoriété publique qu'il vivait en reclus et dirigeait ses expéditions à distance, souvent depuis l'autre bout du monde.

– Désolé, mais je dois te poser la question : quel est ton rôle dans cette affaire ? Ça ne peut avoir un rapport avec ton Centre : les seuls corps qui intéressent Stone sont définitivement morts. Depuis longtemps.

– Je suis médecin-chef de l'expédition. Mais j'ai aussi une autre raison indirecte. (Rush hésita.) Écoute, il y a des choses que tu ne dois apprendre qu'arrivé sur les lieux. Mais je peux te dire que certains aspects, hem ! singuliers... de ces fouilles sont apparus la semaine dernière. Et c'est là que tu intervienst.

– Bien. Alors, voilà une question à laquelle tu pourras peut-être répondre. Dans ton bureau, tu as dit qu'avant de fonder le Centre, tu étais anesthésiste. Dans ce cas, que faisais-tu aux urgences le soir où on y a amené ta femme ? Tu aurais dû en avoir fini depuis longtemps avec ce genre de corvée.

Le sourire de Rush se fana.

– Une question qu'on ne cessait de me poser. Enfin, avant l'EMI de Jennifer. Je répondais toujours de façon désinvolte, voire arrogante. En fait, j'ai suivi des études pour être spécialiste des urgences. Mais je n'ai jamais pu me faire à tous ces décès. (Il secoua la tête.) N'est-ce pas ironique ? Oh, les morts naturelles ne me choquaient pas : les cancers, les pneumonies, les néphrites. Mais la mort soudaine, violente...

– Voilà un sacré handicap pour un urgentiste, remarqua Logan.

– Comme tu dis ! La peur de la mort, ou la façon de la gérer, voilà pourquoi j’ai changé de spécialité et me suis fait anesthésiste. Mais ça me hantait toujours. Fuir ne servait à rien : il fallait que je puisse regarder la mort en face. Donc, pour garder la main, si j’ose dire, j’étais volontaire aux urgences tous les quinze jours. C’était un peu comme un moine portant une haire.

– Ou comme Mithridate.

– Qui ?

– Mithridate le VI^e, roi du Pont. Il vivait dans la peur d’être empoisonné. Il a donc cherché à s’immuniser en prenant chaque jour de petites doses inoffensives jusqu’à ce que son système y soit habitué.

– Prendre du poison pour développer une immunité, dit Rush. En effet, c’est un peu ça. Bref, après ce qui est arrivé à ma femme, j’ai abandonné la médecine pour fonder ma clinique. J’ai cessé de lutter contre mon aversion envers la mort. Au contraire, je m’en suis servi de façon positive en étudiant ceux qui lui ont échappé.

– Encore une question : pourquoi fonder ta propre clinique ? Je veux dire, il me semble qu’il existe déjà plusieurs organisations vouées aux expériences de mort imminente. Des étudiants prennent ça comme spécialité, ça et les « études sur les états de conscience ».

– C’est vrai, mais pas une seule n’est aussi grande, aussi centralisée ni aussi pointue que le CET. De plus, nous nous sommes concentrés sur quelques ramifications uniques dans ce genre d’étude.

Il s’excusa et s’en alla. Logan se tourna vers le hublot et les ténèbres qui s’étendaient au-delà. La nuit était claire et un coup d’œil aux constellations lui confirma qu’ils se dirigeaient vers l’est. Mais où exactement ? Porter Stone avait envoyé des expéditions aux quatre coins du monde : au Pérou, au Tibet, au Cambodge, au Maroc. Les médias